des fragments sont rassemblés dans une partie de l'ancien prieuré de Rhodes, dont on a respecté la loggia et une fenêtre ogivale, et qui est construit sur une maison républicaine aux voûtes bien conservées.

Au forum de Trajan, les résultats sont encore plus considérables : les fouilles n'ont pas seulement déblayé la *platea*, elles ont fait surgir en bordure, sous la chaux d'une caserne, le marché bâti par Trajan sur les pentes du Quirinal, œuvre dont faisait foi l'inscription énigmatique de la colonne. L'organisme entier réapparaît à nos yeux, avec ses voies d'accès, ses cinq ou six étages superposés, ses cent quatre-vingts boutiques dont plusieurs ont conservé leur voûte, sa bourse de commerce qui présente l'aspect d'une basilique chrétienne.

Le théâtre de Marcellus réservait aux fouilleurs une surprise analogue : sur la place qui le sépare du portique d'Octavie se cachait une maison du XV^e^ siècle au plafond sculpté ; mais il a perdu le cachet médiéval que lui donnaient ses échoppes, et n'a offert encore aux archéologues que le détail de son architecture, semblable à celle du Colisée.

Celle du tombeau d'Auguste est plus intéressante, parce que plus rare : on en connaît maintenant les parties essentielles, la triple enceinte circulaire destinée à soutenir la masse du *tumulus* et à garder les précieuses reliques, dont une inscription, dédiée par l'Empereur à Octavie et à Marcellus, sa sœur et son gendre, atteste le dépôt.

La dernière fouille — pour ne rien dire du Palatin, dont nous espérons parler l'année prochaine — vient de mettre au jour accidentellement à l'angle du Corso Vittorio Emmanuele et de la Via di Torre Argentina, une sorte de *temenos*, qui, derrière les remaniements impériaux, semble dater de l'époque républicaine : on y voit, tourné vers l'Est entre deux temples rectangulaires *in antis*, un temple rond précédé d'un autel.

P. WUILLEUMIER.

II. — LA « COMÉDIE » LATINE EN FRANCE AU XII^e^ SIÈCLE

PAR GUSTAVE COHEN
Professeur à la Faculté des Lettres de Paris

La littérature médiévale est un Janus à deux visages ; par une bouche elle s'exprime en latin, par l'autre dans la langue nationale, mais c'est le même cerveau qui pense et élabore les paroles, de telle sorte qu'on y retrouve la même âme vivante. Qu'il y ait eu un théâtre comique français, représenté par la farce, dont la plus ancienne conservée est de la seconde moitié du XIII^e^ siècle, par la pastourelle, par la moralité et par les scènes familières des mystères, chacun le sait de reste, mais que

la France ait enfanté un siècle auparavant, dans la seconde moitié du XII^e siècle, une comédie latine non moins vivante, tout le monde l'ignore.

Non pas que les témoins en fussent perdus, mais ils étaient dispersés — textes enfouis dans des publications souvent défectueuses, allemandes ou françaises, de 1836 ou de 1840 ou dans les manuscrits des bibliothèques étrangères — et surtout ils n'étaient pas identifiés, rapprochés et classés. Or si on examine les textes de cet autre *Amphitryon*, de cette autre *Aululaire*, de cet autre *Miles gloriosus*, de l'*Alda*, de la *Lidia*, du *Babio*, de la *Baucis et Traso*, ce qui frappe tout d'abord est la ressemblance de leur langue et de leur style analytique et coupé, l'emploi du distique élégiaque, l'alternance du récit et du dialogue, l'influence qu'ils ont exercée les uns sur les autres, la communauté de leur origine.

Les quatre auteurs en effet dont le nom nous a été transmis, Vital de Blois, à qui l'on doit les deux premières pièces citées, Mathieu de Vendôme qui écrivit le *Milo*, Guillaume de Blois, qui écrivit l'audacieuse *Alda*, sont tous originaires des bords de la Loire, et ont composé dans le troisième quart du XII^e siècle, à un moment où le siège épiscopal de Chartres est occupé par le délicieux platonicien Jean de Salisbury, auteur du *Policraticus*, et où fleurit l'École d'Orléans, maîtresse de poésie latine, et rivale de celle de Paris, trop éprise de dialectique. Or deux autres pièces, le *Miles* et la *Lidia*, qui sont d'un même anonyme, s'inspirent étroitement de Mathieu de Vendôme, qui les cite dans sa *Poetria Nova*. *Pamphilus*, *Glicerium et Birria*, s'apparente par certains traits à la *Baucis et Traso* et, dans la première de ces deux comédies, tous les poissons qui sont cités — mulets, gardons, aloses — ne se trouvent rassemblés que dans les eaux de la Loire. De plus, quand on analyse le style on y surprend, surtout dans les pièces anonymes, des gallicismes comme ce *me quaerit amare*, il désire m'aimer, qu'il faut se garder de corriger, ainsi qu'on l'a fait au XVI^e siècle, en *me laedit amare*, *poma* pour *pomum*, au sens de pomme, *stare* au sens de vfr. *ester*, *committere crimen*, commettre un crime, *sic*, dans l'emploi de vfr. *si*, *post salio*, je saute après, *castrum* = château, *illa callet quando friget*, où il n'est pas difficile de reconnaître le français *quand*.

Ainsi, pièces dûment attribuées à des écrivains issus de la vallée de la Loire, rapports des textes anonymes avec celles-là, gallicismes dont elles sont toutes émaillées, identité du style et inspiration ovidienne, virgilienne et post-plautienne (le modèle n'est pas Plaute lui-même mais le *Querolus* du IV^e siècle ou une *Aululaire* perdue du même temps), tout atteste une communauté d'origine temporelle et locale, tout nous ramène à la seconde Renaissance française, celle de la deuxième moitié du XII^e siècle, et au Vendômois, au Blésois et à l'Orléanais, en un mot à la vallée de la Loire qui en fut le principal domaine.

Deux autres questions se posent à propos de ces textes, celle de la représentation et celle de l'influence.

Pour résoudre la première, il ne faut pas trop se laisser arrêter par l'existence de parties narratives ou de phrases introduisant le dialogue, car elles ne sont pas absentes des mystères de la même époque, comme celui de la *Résurrection*, bel et bien joué dans la deuxième moitié du XII[e] siècle, puisqu'il s'ouvre par une description de décors. Ces parties ont pu être confiées au « meneur de jeu », qui doit être ici le maître ès-arts ou le bachelier ou le professeur de rhétorique, initiateur et montreur d'un spectacle scolaire, dont la liberté d'allure déconcerte celui qui n'est pas familier avec la poésie des Goliards et des clercs étudiants.

D'autres textes, comme l'*Aululaire*, apparaissent dans les plus anciens manuscrits, tel celui de Douai, avec une division en scènes et les noms des interlocuteurs marqués en rouge. Au reste le *Pamphilus*, si célèbre qu'il donna naissance au mot *pamphlet*, n'a qu'un seul vers narratif et les difficultés que présente sa mise en scène s'évanouissent si l'on tient compte de l'usage alors en vigueur du décor simultané[1]. Quant au *Babio*, conservé dans quatre manuscrits, il ne contient aucun vers narratif et son comique, qui est puissant, existe surtout en fonction de la représentation, caractérisé qu'il est par trois jeux de scène importants : le « compissage » de Babio par Birria, la feinte du changement de voix, qui permet à Davus de battre son maître, sa fausse maladie, qui aboutit au même résultat. Or si le premier trait survit dans la comédie des débuts de Molière, le second figure dans la plus ancienne farce française, celle de l'*Aveugle et de son valet* (vers 1270) comme plus tard dans les *Fourberies de Scapin*, et le troisième dans la comédie de *Patelin*. Il paraît difficile de ne pas voir là une influence de notre comédie latine.

D'où apparaît l'intérêt et la nécessité de rassembler ces curieuses pièces, latines de langue et gauloises d'esprit, dans un corpus de la *Comédie latine en France au XII[e] siècle*, qui verra le jour en 1929, par les soins de l'Association Guillaume Budé.

Gustave COHEN.

1. Cf. mon *Histoire de la Mise en scène dans le Théâtre religieux français du Moyen âge*, 2[e] éd. Paris, Champion, 1926, in-8°.